

ÉTUDES INDIENNES ET INDOCHINOISES

Par Paul MUS,

Membre de l'École Française d'Extrême-Orient.

I. — L'INSCRIPTION À VĀLMĪKI DE PRAKĀÇADHARMA (TRÀ-KIËU).

L'inscription sanskrite découverte à Trà-kiêu par M. J.-Y. Claeys (1) est due à Prakāçadharmā. Elle remonte donc à la seconde moitié du VII^e siècle de notre ère (2). C'est la deuxième inscription de ce roi que nous livre le site présumé de Siṃhapura (3). Elle n'est pas datée et ne donne aucune indication nouvelle sur la généalogie de Prakāçadharmā. Elle commémore deux œuvres pies du roi : la consécration d'une statue et la reconstruction d'un temple.

Le personnage auquel Prakāçadharmā dédie ces monuments n'est autre que « le premier poète, le grand ṛṣi Vālmīki ». Le début de l'inscription donne la légende du çloka (4) telle que nous la trouvons dans le *Rāmāyaṇa*, Bālak. II :

çokārtasya prāvṛtto me çloko bhavatu nānyathā.

On sait la touchante histoire de l'oiseau krauñca qu'un chasseur tue sous les yeux de son oiselle. Cette scène et la douleur de la krauñcī émeuvent Vālmīki et lui inspirent un vers parfait, qui est le premier çloka. Notre inscription cite l'épisode qui clôt le sarga II de l'épopée indienne : *çlokaṃ Brahmābhīpūjati*. C'est la visite de Brahmā à Vālmīki (*Rāmāyaṇa*, Bālak. II, 23-38).

Le texte donne ensuite Vālmīki pour une manifestation humaine de Viṣṇu. Cette identification, qui peut n'être qu'une simple formule de praçasti, n'a rien qui surprenne ; on sait d'ailleurs que Prakāçadharmā portait à Viṣṇu une dévotion particulière, qu'atteste l'inscription de Dưōng-mông. « Nous rencontrons ici pour la première fois au Champa, écrit Huber à propos de cette dernière, un temple dédié formellement » à Viṣṇu (5).

(1) BEFEO., XXVII, p. 478.

(2) L. FINOT, *Notes d'épigraphie indochinoise*. BEFEO., IV, p. 910 sq.

(3) Ed. HUBER, *Études indochinoises*, IX, 3 (BEFEO., XI, 262).

(4) C'est le mètre même de l'inscription.

(5) L'inscription nomme expressément Viṣṇu Puruṣottama. Huber a écrit, par inadvertance : « . . . dédié formellement au dieu créateur de la triade brahmanique ». (*Et. ind.*, IX, 2, BEFEO., XI, 262.)

A Trà-kiêu, Prakāçadharna paraît avoir fait élever d'abord et reconstruire ensuite un même temple :

... *kṛtaṃ yenābhiṣecanaṃ*
kaver ādyasya maharṣṣer

et :

pūjāsthānam punas tasya kṛta[m]. . .

L'épigraphie du Champa ne sépare jamais l'image, ou mieux : *le dieu*, du temple. C'est ainsi que nous trouvons à Bàn-lānh un Īçvara le Vieux (Vṛddheçvara), un Īçvara le Moyen (Madhyeçvara) et probablement un Īçvara le Neuf (1), et que nous rencontrons constamment la formule *pratiṣṭhāpitaḥ Çīndraparameçvaraḥ, pratiṣṭhāpitaḥ Çrī Rudraparameçvaraḥ*, etc., où le nom du dieu désigne le temple même. La consécration du grand ṛṣi Vālmiki, que l'on mentionne d'abord, comporte donc déjà l'érection du temple. La seconde fondation n'est sans doute qu'une réfection : « son temple fut reconstruit ... » C'est le sens ordinaire de *punas* joint à des verbes comme *kar* ou les composés, au causatif, de *sthā*. A vrai dire, on trouverait dans l'épigraphie de l'Inde quelques inscriptions commémoratives qui séparent la statue du temple, par un artifice qui permet d'insister sur l'un et sur l'autre. Pantha dédie une statue à Bhavānī, à Bénarès, et, « non satisfait de cela », lui élève en outre un sanctuaire (2). Je ne crois pas qu'il faille supposer ici un artifice analogue. Il convient de remarquer qu'immédiatement après la mention du *pūjāsthānam punas tasya kṛtam*, Prakāçadharna est dit *sarvārigaṇasūdanaḥ* « l'exterminateur de toutes les hordes ennemies ». On sait que ce fils d'un prince proscrit eut à combattre souvent : son nom de sacre est Vikrāntavarman « tiré des victoires qu'il a remportées » (3). D'autre part, la destruction des temples et leur reconstruction sont, dans ce malheureux pays, le signe constant des défaites et des revanches. Prakāçadharna a donc consacré d'abord un temple de Vālmiki. Ce temple fut ruiné par ses adversaires. Il le rétablit, après avoir anéanti l'envahisseur ou les rebelles. Cette reconstitution de la suite des événements éclaire un passage difficile du texte. La fin de l'inscription est mutilée. On lit : *çārade 'ntarite .i...* L'*i* est net, au-dessus de la cassure. Sa consonne de soutien et la dernière syllabe du vers ont disparu. M. Finot pense qu'on peut tenter de restituer *[r]i[pau]* « l'ennemi d'automne une fois anéanti ». Les fondations religieuses, me fait-il observer, se faisaient normalement au terme de la campagne d'automne.

(1) L. FINOT, *BEFEO.*, IV, p. 104.

(2) *Ep. Indica*, IX, p. 61.

(3) L. FINOT, *BEFEO.*, IV, p. 924.

Notons enfin que l'effigie du ṛṣi Vālmīki n'est pas isolée dans la tradition indochinoise. En effet, par une coïncidence assez remarquable, en même temps que Trà-kiêu nous révélait l'antique existence de cette image, M. Goloubew découvrait à Sambor Prei Kūk un piédestal carré qui a probablement porté celle de l'illustre Jaimini. Une même inscription se répète sur les quatre faces : *om Jaiminaye svāhā*.

•••

L'inscription nouvelle de Trà-kiêu présente à la lecture quatre *çlokas*, soit seize *pādas* octosyllabiques. Elle occupe deux faces latérales, en angle droit, d'une pierre carrée de 0 m. 54 × 0, 54 × 0, 12. Chaque ligne a 0 m. 50 de long. La pierre a servi de seuil à une maison annamite, ce dont l'état du texte témoigne. L'écriture, un peu penchée en arrière, est l'écriture habituelle de Prakāçadharmā. Il n'y a pas trace de ponctuation ; cependant on distingue assez nettement un signe initial. Les côtés inscrits de la pierre, A et B, portent l'un et l'autre deux *çlokas*, tenant chacun une ligne : 1-2 se lisent sur A, 3-4 sur B. Le mètre est régulier. La 7^e, après 5^e et 6^e brèves (*pādas* impairs), est longue une fois (A, 2, *pāda* 3) et brève une fois (B, 1, *pāda* 3) ⁽¹⁾. Noter la graphie *pumsaḥ* (A, 1, *pāda* 3). Le texte, souvent assez mal conservé, est coupé par deux cassures de la pierre en A, 2, *pāda* 1, et B, 1, *pāda* 2. Je lis :

yasya çokāt samutpannam çlokaṁ Brahmābhipūj[ati]
Viṣṇoḥ pumsaḥ purāṇasya mānuṣasyātmarūpiṇaḥ
× × × × ritam kṛtyam kṛtam yenābhiṣecanam
kaver ādyasya maharṣṣer v-Vālmikeç çru ~ — r iha
pūjāsthānam punas tasya kṛta × × y ~ — ~ —
Prakāçadharmmanṛpatis sarvāriganasūdanaḥ
vidyāçaktikṣamālakṣmīkīrttidhairyya[guṇānvitah] ⁽²⁾
× × ty eṣa jagatkāntaç çārade 'ntarite [r]i[pau]

« L'ennemi d'automne une fois anéanti (?), le roi Prakāçadharmā, l'exterminateur de toutes les hordes ennemies, doué de science, puissance, patience, fortune, gloire et fermeté, lui, le bien-aimé du monde ⁽³⁾, ... qui avait

(1) F. LACÔTE, *Sur la forme métrique du çloka épique*, JA., 1926, II, p. 107.

(2) Restitué sur de simples traces de lettres.

(3) L'expression *jagatkānta*, appliquée au fils de Jagaddharma, est à double entente. Prakāçadharmā a gravé tout au long la généalogie et l'histoire de son père, établissant par là son droit au trône (BEFEO., IV, p. 922-24). Une autre inscription de ce roi, l'inscription mutilée qui est au dos de la stèle de Çambhuvarman à Mī-son, porte : *Çri Prakāçadharmmah... jagadekavītraḥ*. Le terme *jagatkānta* est mis particulièrement en évidence dans notre inscription. Il faut sans doute voir dans le choix de ces mots une habileté du panégyriste.

accompli . . . œuvre pie, la consécration en ce lieu [de l'image] du premier poète, du grand ṛṣi Vālmiki . . . dont le chagrin suscita le çloka honoré de Brāhmā, et qui est la forme humaine du Māle antique, Viṣṇu, . . . son temple. . . [ayant été] reconstruit à nouveau . . . » (1)

• • •

Cette inscription apporte à l'histoire de la civilisation et de l'art au Champa une donnée importante. On a pressenti parfois, mais non encore établi, l'importance du rôle joué par le *Rāmāyaṇa* dans la formation de la culture cham classique. Les rois chams ont souvent célébré dans leurs inscriptions l'étendue et la profondeur de leur culture sanskrite (2). Nous savons désormais que dès le VII^e siècle de notre ère le grand ṛṣi Vālmiki recevait au Champa un culte officiel. Ce fait confirme une vue du regretté Ed. Huber, dont la première étude indochinoise est une note sur la légende du *Rāmāyaṇa* en Annam. « Le narrateur annamite localise la légende au Champa et c'est une raison de croire qu'il ne faut pas chercher son origine dans un Daçarathajātaḥ du canon bouddhique chinois, mais qu'elle est le lointain écho de ce qui a dû être l'épopée nationale des Chams, aujourd'hui perdue. » (3) Nous avons désormais la preuve formelle de l'existence à une date ancienne d'une recension du *Rāmāyaṇa* au Champa. Les ruines chames nous ont livré relativement peu de bas-reliefs représentant des scènes composées, et les quelques pièces de ce genre que nous possédons sont encore généralement difficiles à interpréter. Quelques-uns de ces bas-reliefs, écrit M. G. Maspero, « semblent reproduire des scènes de ballet; on peut imaginer ce qu'ils étaient par ceux qui sont exécutés aujourd'hui encore au Cambodge : au rythme des instruments les danseuses mimaient les épisodes d'un poème ou d'un drame héroïque dont un lecteur scandait les vers à la mesure des claquettes de bambou. Qu'étaient ces poèmes ou ces drames ? Nous l'ignorons. » (4) Notre inscription fournit une base solide à de nouvelles tentatives d'identification.

(1) Le verbe principal au début du pāda 3 du quatrième çloka : ty eṣa.... n'est plus lisible.

(2) L. FINOT, BEFEO., IV, p. 916-17, et *Hindu kingdoms in Indochina* (Ind. Hist. Quarterly, dec. 1924, p. 608-9).

(3) *Et. ind.*, I (BEFEO., V, 168). M. Gabaton a d'autre part relevé dans l'hymne à Yaṅ In (Indra ?) une allusion à Sītā qui, écrit-il, est sans doute la preuve qu'il existait une version cham du *Rāmāyaṇa* (*Nouvelles recherches sur les Chams*, p. 11 et 116).

(4) *Le Royaume de Champa*, n^{lle} éd., p. 40. M. Maspero, toujours par analogie avec le répertoire des danses khmères modernes, admet cependant la probabilité d'emprunts « à la littérature sanscrite, au *Rāmāyaṇa* principalement ».

Enfin, au moment où les traits généraux de la civilisation indienne en Extrême-Orient commencent à se dessiner à mesure que s'élabore une histoire d'ensemble de ces pays, il est heureux que l'épigraphie nous révèle la présence au Champa, dès le VII^e siècle de notre ère, d'un des grands véhicules de la culture sanskrite.

• • •

Le *Rāmāyaṇa* n'est d'ailleurs pas absolument inconnu à l'épigraphie chame. On lit en effet sur la stèle de Prakāçadharmā-Vikrāntavarman à Mī-son, face B, vers xxv :

*Daçarathanṛpajo yaṃ Rāma ity āçayā yaṃ
çrayati vidhipurogā Çrīr...*

« [Celui] sur qui Çrī, le prenant pour Rāma, fils de Daçaratha, s'appuie la norme » (1).

D'autre part, M. Finot a rapproché d'un passage du *Rāmāyaṇa* (Uttarak. XIII, 21-31) l'inscription V de Mī-son, dédiant un temple à Kuvera-Ekā-kṣapiṅgala, « ainsi nommé pour avoir été meurtri par la vue de Devī. . . » (2). Or l'auteur de cette dernière inscription est encore Prakāçadharmā. Si nous la rapprochons de l'inscription nouvelle de Trà-kiêu, on voit combien est ici vraisemblable l'hypothèse d'un emprunt direct à l'Uttarakāṇḍa. Il en ressort ce fait important que dès le VII^e siècle de notre ère (3) le *Rāmāyaṇa* était parvenu aux confins de l'Extrême-Orient indianisant sous une forme analogue à celle que nous lui connaissons (4). Nous trouvons en effet dans l'épigraphie chame des emprunts ou des allusions à ses tout premiers comme à ses derniers sargas.

• • •

Il est bien remarquable que l'auteur commun des trois inscriptions qui se réfèrent le plus étroitement au *Rāmāyaṇa* soit notre Prakāçadharmā. Ce roi occupe une place originale dans l'histoire de la civilisation religieuse du Champa. Nous l'avons vu construisant à Dưōng-mông le seul temple formellement dédié à Viṣṇu qui ait été retrouvé au Champa. Ailleurs il dédie un temple

(1) L. FINOT, *BEFEO.*, IV, p. 920 et 924.

(2) L. FINOT, *ibid.*, p. 928 et XV, II, p. 190. Le texte de l'inscription de Mī-son est un saṃkṣepa du texte épique, très analogue à celui qui occupe les premiers pādas de notre inscription.

(3) Dès le VI^e même, si l'on admet que le poème ait été importé du Cambodge au Champa au début du VII^e siècle.

(4) « Es ist wahrscheinlich dass das Rāmāyaṇa in der zweiten Hälfte des 2 Jahrhunderts n. Chr. bereits seinen jetzigen Umfang und Inhalt hatte. » (WINTERNITZ, *Geschichte der indischen Litteratur*. 2 Aufl., I, 439.)

à Kuvera « compagnon de Viṣṇu ». Or on sait que le père de Prakāçadharmā, Jagaddharma, dut, dans sa jeunesse, s'exiler au Cambodge et qu'il devint le gendre du roi Īcānavarman (1). On peut se demander si l'attachement au *Rāmāyaṇa* et la dévotion à Viṣṇu de Prakāçadharmā, qui semblent dans une certaine mesure le distinguer de ses prédécesseurs comme de ses successeurs, ne sont point des emprunts à la culture khmère du VII^e siècle. Cette hypothèse trouve peut-être une confirmation dans la présence en terre chame de quelques effigies de Viṣṇu qui offrent, selon M. Parmentier, les caractères de l'art khmèr primitif, notamment le bonnet cylindrique, tandis que « rien d'analogue ne se reconnaît dans l'art ancien du Čampa » (2). Le caractère archaïque de ces pièces nous porte à croire que l'importation — si l'on admet qu'il y ait eu importation — en doit remonter au règne de Prakāçadharmā plutôt qu'aux siècles suivants. Le fils de Čāri Čarvāṇi a pu amener en pays cham quelque paṇḍit khmèr et c'est peut-être sous l'influence de ce saint homme qu'il a consacré un temple à Viṣṇu en marge du çivaïsme officiel dont s'inspirent la plupart de ses inscriptions (3). Ce culte de Viṣṇu, tel qu'il est représenté par les inscriptions de Đurōng-mōng, Mī-son et Trā-kiêu, semble d'ailleurs être d'ordre littéraire plutôt que sectaire, et plutôt issu de la fréquentation même du *Rāmāyaṇa* que de facteurs proprement religieux. On ne saurait raisonnablement admettre, dans l'état présent de nos connaissances, que le vishnouisme ait tenu à Čambhupura, capitale d'Īcānavarman, un rôle essentiel en tant que religion pure, et que ce soit là l'origine de la dévotion à Viṣṇu de Prakāçadharmā. A n'en croire que le témoignage de l'épigraphie chame, on est tenté d'y voir surtout un culte abstrait, auquel se joignait sans doute un culte voué à Vālmiki, analogue à celui qu'a dû recevoir, de son côté, la statue de Jaimini. L'emprunt cham serait ici littéraire plutôt que religieux.

Ces réserves faites, il n'en reste pas moins que nous avons de nouvelles raisons de croire que les deux royaumes ont été au VII^e siècle en étroit rapport de culture et que tout nous conduit à attribuer au règne de Prakāçadharmā une importance particulière dans l'histoire du Čampa.

(1) *BEFEO.*, IV, p. 900 sqq.

(2) H. PARMENTIER, *L'Art khmèr primitif*, I, p. 242.

(3) Sur l'ensemble de l'épigraphie de Prakāçadharmā, cf. L. FINOT, *BEFEO.*, XV, II, p. 112.



BUDDHAS PARÉS. Bronze doré. Art siamois moderne.
(Musée de Hanoi. A : D 421,38. B : D 421,23. Cf. p. 153.)